



**Les calligrammes
poèmes de la paix et
de la guerre 1913-1916**

Ces poèmes et cette œuvre d'art évoquent l'impérieuse nécessité pour l'art de provoquer la surprise. S'en sont suivis des collages, des assemblages, les Ready-Made à la manière de Man Ray, etc....

**Chema Madoz
photographe plasticien**

Ses premières photos à fin des années 1980... Il fait ses études aux Beaux-arts de Madrid et s'intéresse alors à la typographie, au graphisme et aux objets. Il initie son processus créatif en partant d'une idée qui s'impose à lui, puis il se sent attiré par un objet qui se convertira en œuvre photographique.

Guillaume Albert Vladimir Alexandre Apollinaire de Kostrowitzky, dit Guillaume Apollinaire, est un poète et écrivain français, critique et théoricien d'art qui serait né sujet polonais de l'Empire russe, le 26 août 1880 à Rome.

Il meurt à Paris le 9 novembre 1918 de la grippe espagnole, mais est déclaré mort pour la France en raison de son engagement durant la guerre.

Considéré comme l'un des poètes français les plus importants du XX^e siècle, il est l'auteur de poèmes tels *Zone*, *La Chanson du mal-aimé*, *Le Pont Mirabeau*, ayant fait l'objet de plusieurs adaptations en chanson au cours du siècle. La part érotique de son œuvre – dont principalement trois romans (dont un perdu), de nombreux poèmes et des introductions à des auteurs licencieux – est également passée à la postérité. Il expérimenta un temps la pratique du calligramme (terme de son invention, quoiqu'il ne soit pas l'inventeur du genre lui-même, désignant des poèmes écrits en forme de dessins et non de forme classique en vers et strophes). Il fut le chantre de nombreuses avant-gardes artistiques de son temps, notamment du cubisme et de l'orphisme, à la gestation desquelles il participa en tant que poète et théoricien de *l'Esprit nouveau*. Précurseur du surréalisme, il en forgea le nom dans son drame *Les Mamelles de Tirésias* (1917).



Elle comprend une série de phrases différenciées, et il opère comme un sculpteur, en dessinant des croquis préparatoires. Tout est calculé et mesuré pour produire des effets spécifiques. Son œuvre est souvent allusion au passage du temps...

Toile mythologique, texte de Sylvie Pétel



Entre ces deux rameaux de bois mort, une toile est mythologiquement tissée.

Eh, non ce n'est pas celle de Picasso ou Caillebotte beaucoup plus colorée, mais elle est l'œuvre d'un insecte : animal à quatre paires de pattes qui possède des crochets venimeux avec une aptitude à produire et à filer la soie. Animal le plus souvent de couleur noire. Cet être ancestral tisse à l'aide de fils de soie qu'il fabrique des ramifications entre elles afin de construire un piège contre les insectes volants afin de pouvoir les dévorer. Car l'araignée se nourrit exclusivement d'insectes vivants qu'elle a emprisonnés dans sa toile. L'araignée est souvent responsable de phobies parmi les êtres humains provoquant des peurs paniques à la vue de celle-ci.

Ciel bas et branches desséchées par l'hiver, texte de Sylvie Bouteiller

Petite araignée tisse ta toile

Araignée file ton texte

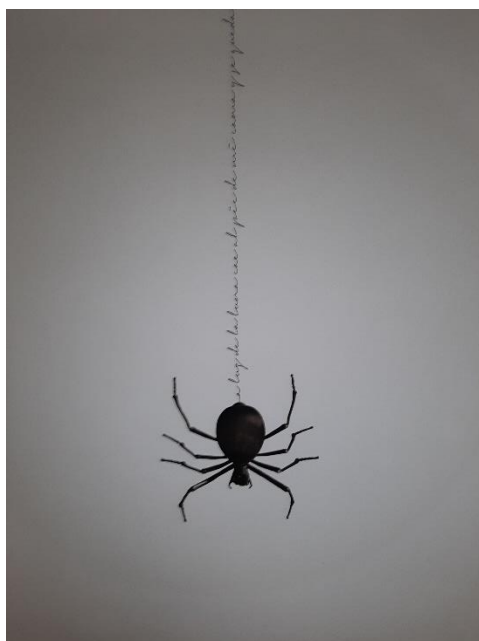
Lettres envolées sur les branches desséchées de l'hiver

Guirlande de mots récupérés de ci de là pour fabriquer une langue

Araignée tisse ta toile en un univers de secrets que toi seule devines

C'est toi même qui secrètes ces petits brins de soie

C'est toi qui assembles en mots secrets ces petits bouts de toi.

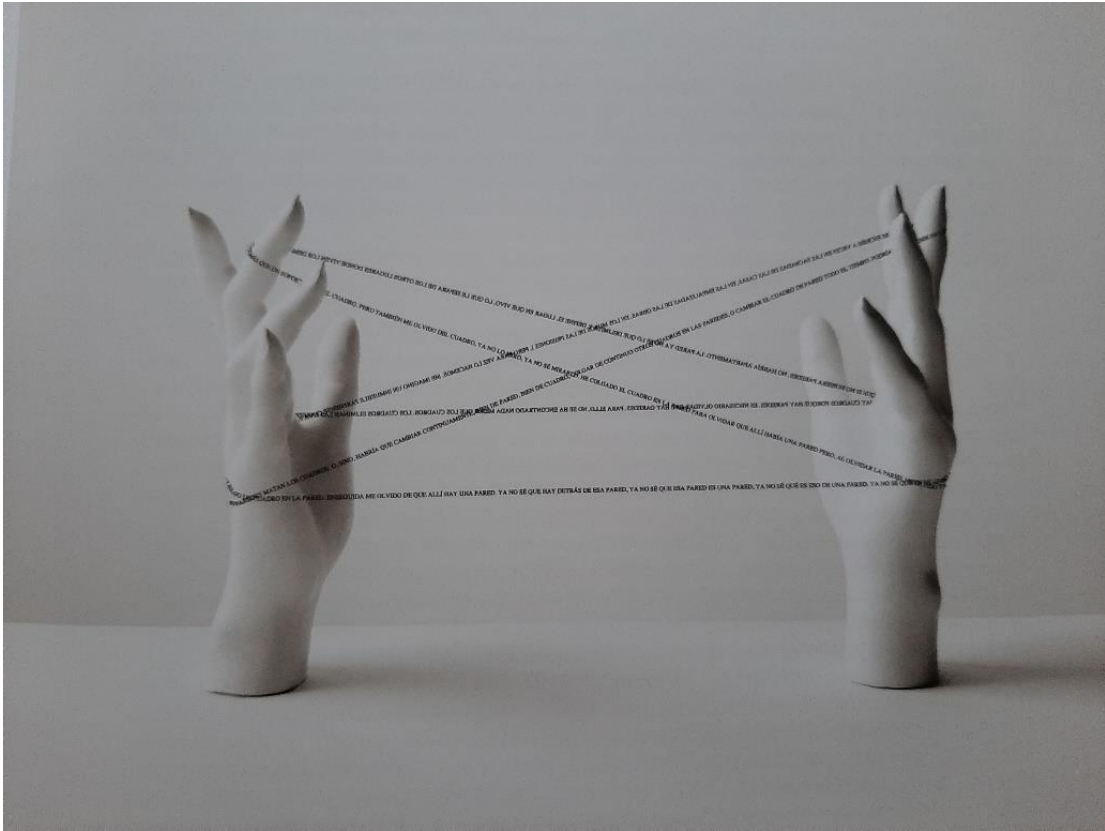


J'ai une araignée au plafond. Elle me cause souffrance parfois, si je chahute de trop. Malmenée, je prends mes pattes à mon cou et détaille me réfugier dans le plus petit recoin existant. Il est vrai que je ne suis pas bien dégourdie ni très maligne, un rien me fait peur. L'épouvante a élu domicile dans tout mon être. Il paraît que j'inspire crainte et effroi mais si vous saviez ce que j'endure à vivre avec un petit pois dans le cerveau. Cependant les arachnides, grâce à leurs petites griffes et à leurs coussinets adhésifs au bout des pattes peuvent grimper, s'accrocher aux plafonds. Plutôt efficace pour enrichir le garde-manger. Mais à force de changer de position, des neurones ont dû prendre la poudre d'escampette, me laissant Grosjean comme devant. Brisant un à un mes rêves de super-araignée aux pouvoirs démesurés. Je ne suis pas particulièrement dotée d'intelligence ou si peu. Pas méchante mais sotte, niaise. D'où me vient cette aptitude à m'enfoncer dans le médiocre ? Lorsque je regarde le monde évoluer, une question me brûle les lèvres : qui est le plus benêt des deux ?

Je suis une acrobate. Mes ancêtres ont enseigné l'art de la contorsion à mes parents qui me l'ont appris à leurs tours. Mon père et ma mère, trapéziste de leur état n'arrêtaient pas de s'emmêler dans les soies de leur conjoint. Un beau matin je me retrouvée au milieu d'une toile sans mes ascendants.

Heureusement quelques petits bébés mouche présents, assureraient mes premiers repas d'enfant abandonnée. Née dans un cirque, je devais rejoindre mes congénères. Mais en leur prouvant que j'appartenais bien à la grande famille. Je décidais donc de rejoindre le sol en tricotant des boucles avec ma soie. Ainsi j'évoluais au-dessus d'eux en tournant sur moi-même, me retrouvant tête en bas ou tête en haut, déroulant mon fil en exécutant des circonvolutions. Je traçais des pleins et des déliés attrapant des proies en chemin... Je ne pouvais me présenter les pattes vides à mon groupe d'arachnides.

Le fil du langage, entre nos mains, texte de Fatou Touré



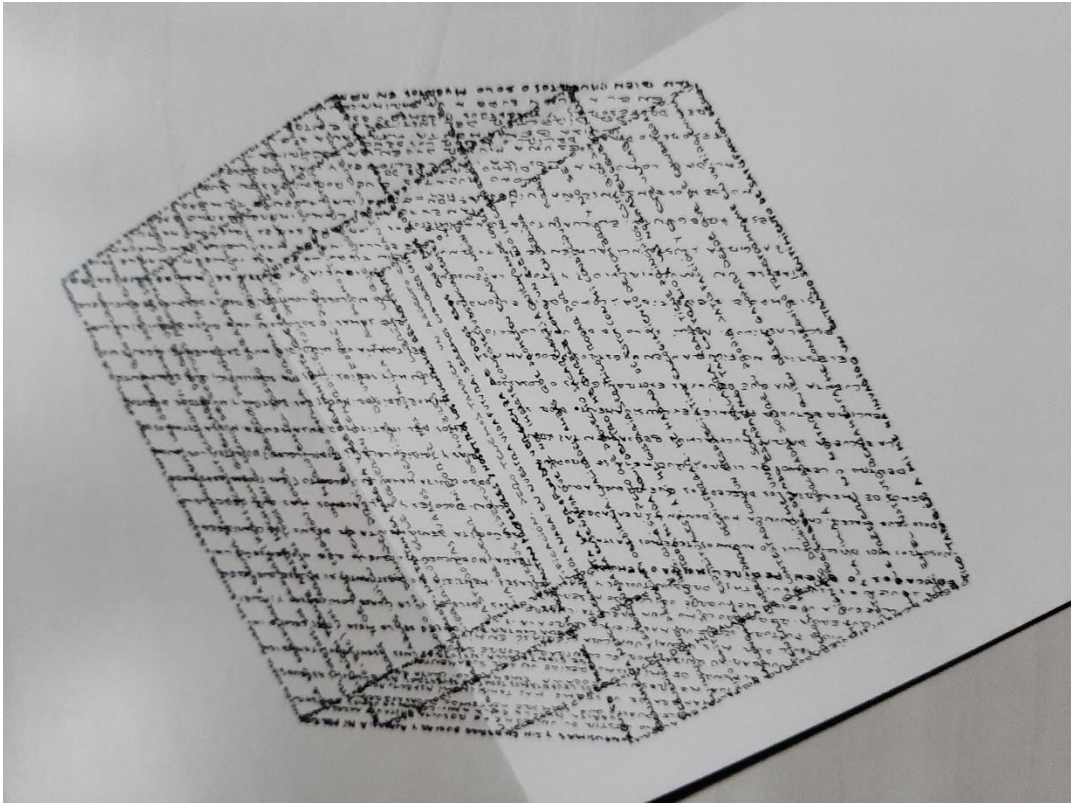
Les mains tendues tracent une toile complexe, un réseau fragile de connexions. Chaque fil raconte une histoire, un murmure tissé dans l'espace. Les mots s'étirent, se croisent et parfois s'emmêlent, formant des barrières invisibles.

« Comment déconstruire ce mur de fils, comment retrouver le sens derrière l'entrelacs ? »

Ces fils ne sont-ils que des limites ou des ponts vers l'infini ?

La réponse se cache dans le mouvement de nos doigts, dans la danse subtile de nos gestes.

Le cube d'écriture, poème de Fatou Touré



Dans l'espace flottant d'un rêve tissé,
Des mots s'élèvent, légers, entremêlés.

Lignes et lettres tracent un cube,
Un fragile abri de pensée soluble.

Chaque face murmure une histoire,
Échos d'idées, reflets de mémoire.

Les lettres dansent en filigrane,
Ombres d'encre sur toile diaphane.

Est-ce un poème ou une équation,
Un labyrinthe ou une révélation ?

Les phrases s'étirent en dimensions,
Fugaces songes en suspension.

Mais si tu souffles, si tu effleures,
Le cube se brise en mille lueurs.

Car l'écriture est un doux mirage,
Un monde bâti d'infini langage.

Dans la toile de la nuit, Fatou Touré



Éclats d'ombres, branches tendues, tissées en silence, filets d'argent, suspendus
Au souffle fragile d'un instant.
L'araignée veille, gardienne de l'éphémère,
Entre ciel et terre,
Dans l'obscurité claire.
Ses fils vibrent, chants légers
Capturant l'écho du vent.
Chaque filament est un fragment de pensée,
Chaque mouvement, un murmure délicat.
L'araignée est une conteuse muette,
Une artisane des nuits.

Elle transforme l'obscurité en poésie,
Reliant le sommeil et l'éveil
Par un fil fragile mais puissant.

L'araignée qui n'a jamais été tranquille, texte de Djibril Touré



C'est l'histoire d'une maman araignée qui voulait fabriquer une belle toile pour elle et ses enfants. Mais à chaque fois qu'elle en construisait une, un humain la détruisait. Le lundi, c'était le père. Le mardi, la mère. Le mercredi, la sœur. Le jeudi, le frère. Le vendredi, le voisin. Le samedi, la voisine. Et le dimanche, le cousin et la cousine.

Un jour, la maman araignée décide d'aller se cacher dans l'une des maisons. Elle y reste deux ou trois jours sans se faire remarquer. Mais quand les humains ne la voient plus dehors, ils comprennent qu'elle doit être à l'intérieur. Alors, ils achètent tous des produits pour la tuer, elle et ses enfants.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que la maman araignée avait tout entendu. Elle décide donc de fuir avec ses petits. Ils se cachent sous un lit, en espérant que personne ne les trouvera. Et elle avait raison...

Jusqu'au moment où le père trébuche et voit la toile.

Il prend un spray et l'utilise. La maman araignée dit à ses enfants :

— Fuyez, vite !

Les enfants s'en vont, croyant que leur maman est en danger.

Le père pense qu'il a tué l'araignée, mais en réalité, la maman avait fait semblant de mourir pour protéger ses petits. Une fois le calme revenu, elle rejoint ses enfants dans un endroit sûr, loin des humains.

Cette fois, ils trouvent un abri où personne ne viendra les déranger. Ensemble, ils construisent une grande toile solide, et la famille araignée vit heureuse pour toujours.



Les mots s'enchainent et tissent un monde, de repas.

Ce jour festif s'alimente de toutes les agapes préparées, partagées.

L'expression des présences se combine en scènes privilégiées où le vin réchauffe les cœurs rassemblés.

Sur la toile de mes dimanches s'en va un monde d'ouvriers, d'artisans de tous les métiers.

Les peines et les frustrations s'oublent, pour un temps modeste, celui d'une famille endimanchée, restaurée.

Les tâches sur la nappe cirée s'auréolent de dessins recomposés. Le menu est simple, mais frugal et très bien agencé. Ces éclaboussures illustrent les difficultés et les manques, mais en ce jour oublié, dépassé. La trame des besoins s'habille en désirs, c'est vraiment dimanche, celui des souvenirs.

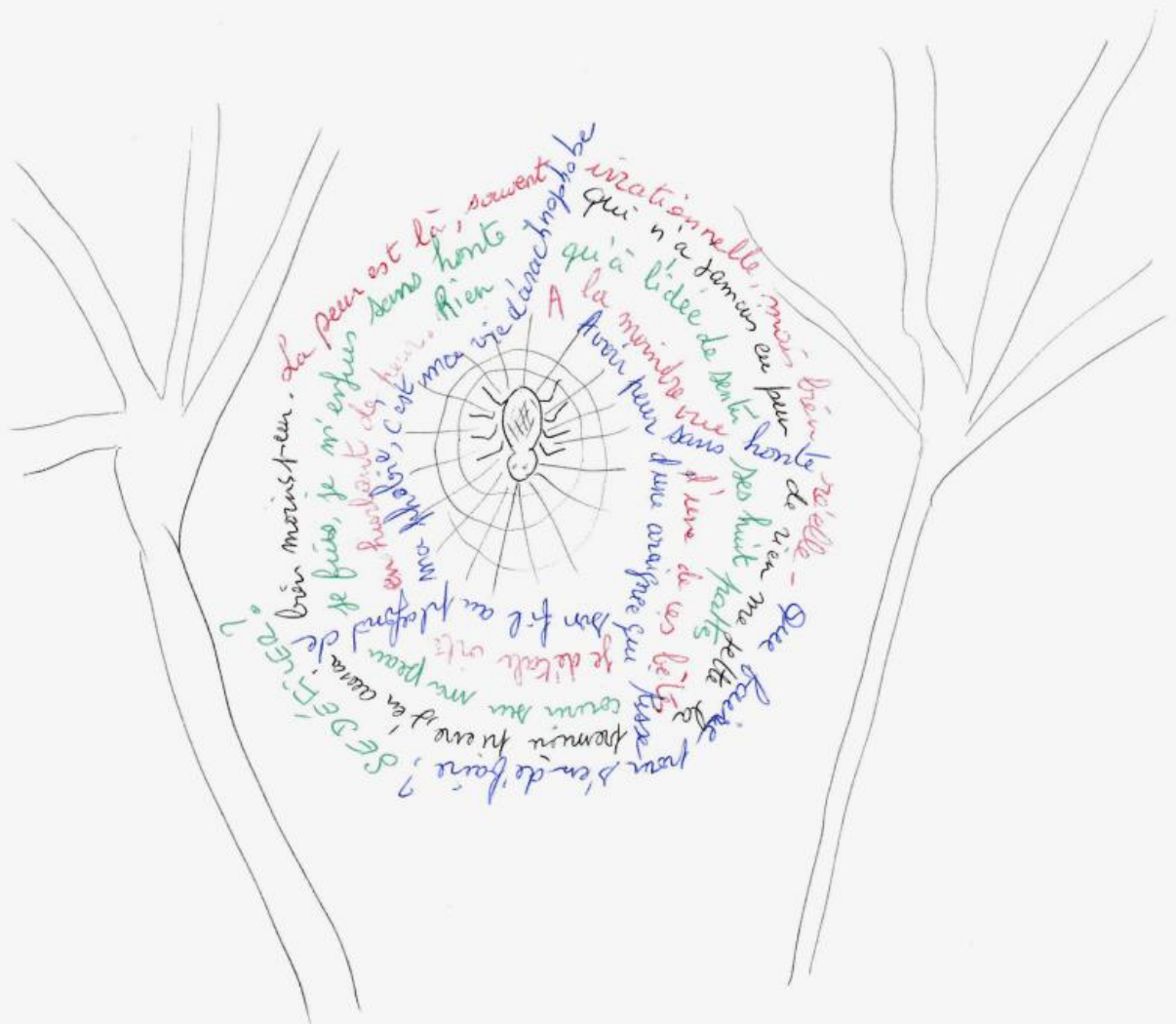
Il fait chaud et l'on s'enivre, de petits riens que l'on compile sans ordre et sans importance.

Les rires fusent. L'oncle Jules, maintenant debout, un verre à la main, va dire une bêtise, pourvu que son frère le laisse tranquille. Heureusement les parents prévoyants vont sauter la brouille en amenant un dessert maison des plus appétissants.

Les plus jeunes frétilent. Les bulles dans les verres jouent et pétillent. Les cousines jacassent, s'égosillent dans ce brouhaha. Les cousins parlent de sport et de politique, quelques transfuges passent d'une conversation à l'autre, heureux d'être là.

Il est l'heure pour l'ancêtre de fermer les paupières, un sourire s'aligne sur les rides de sa face rougie par l'alcool. Il est au paradis. Il est l'heure pour chacun, chacune, de se mettre au défi.

Un dimanche se termine. La nappe est nettoyée mais avant, elle avait englouti, joies et bêtises, désillusions et espoirs d'une journée pas comme les autres...



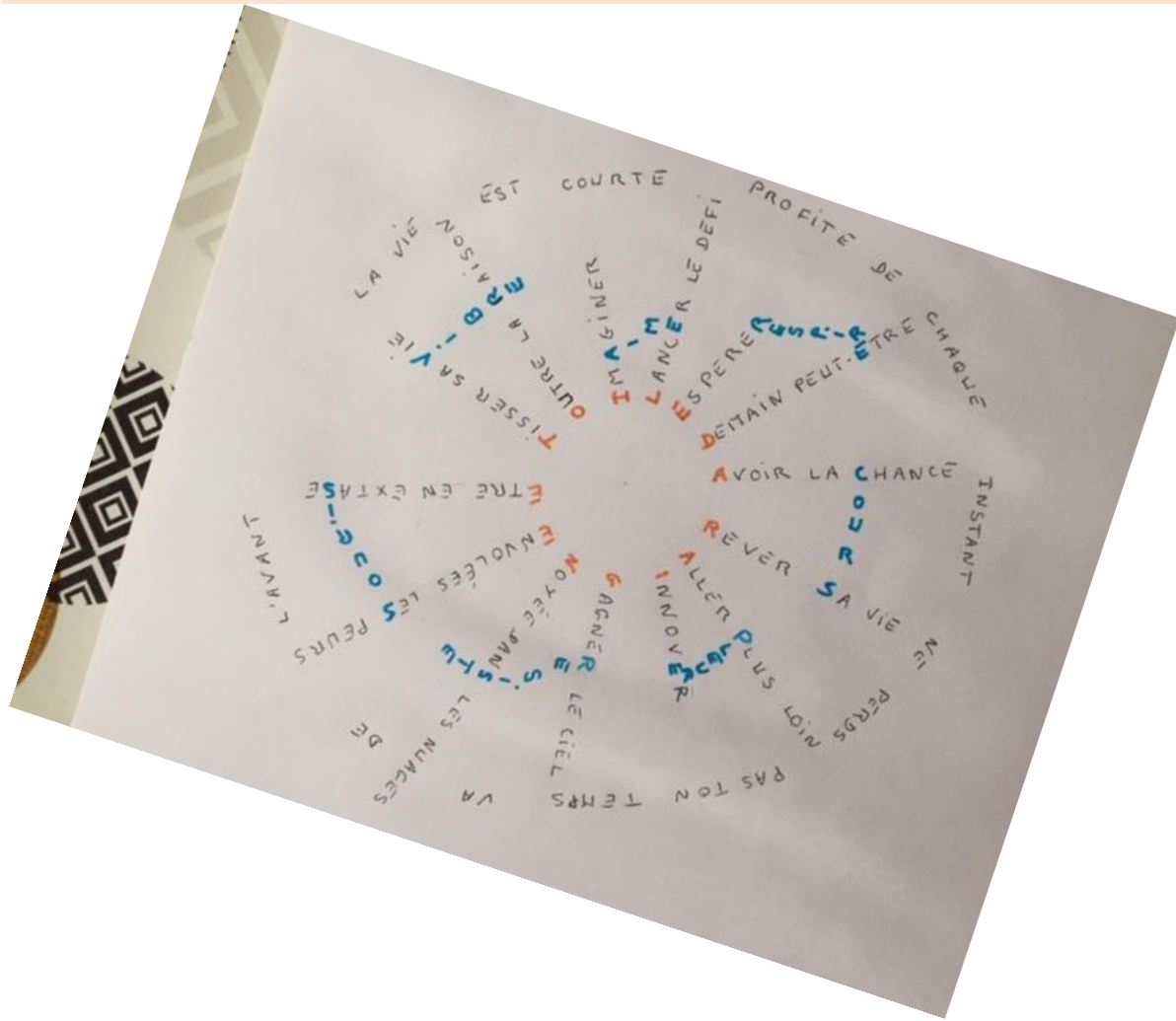
Avoir peur sans honte d'une araignée qui tisse son fil au plafond de ma phobie, c'est ma vie d'arachnophobe. A la moindre vue d'une de ces bêtes, je détale vite en hurlant de peur. Rien qu'à l'idée de sentir ses huit pattes courir sur ma peau, je fais, je m'enfuis sans honte.

Qui n'a jamais eu peur de rien me jette la première pierre, j'en aurais bien moins peur.

La peur est là, souvent irrationnelle, mais bien réelle.

Que faire pour s'en débarrasser ? SE DÉFILER ?

Arlette Bourse



Odette Gonot

Un tiroir au bureau, texte Alain Bellet



Écrire au bureau, écrire le bureau, le couvrir de mots, c'était la seule solution, la seule issue trouvée par l'auteur en panne sèche de papier disponible. Il avait tout essayé, le sopalin, le lin pasc, le toilette bien trop fin, la serviette décolorante de rouge dégoulinant de non-sens... La pénurie de feuilles valait catastrophe quand vient l'inspiration débridée !

L'auteur décrocha les rideaux de tulle, les allongea sur le sol, les couvrit de mots sans suite mais le tulle aspire en l'encre, il buvait l'imaginaire de l'auteur au gré de l'écriture débridée.

Dépit, l'auteur s'attaqua au miroir de l'entrée à grand coup de feutre noir indélébile et tenta d'improviser un alexandrin en écriture scripte des plus raffinés.

'était la panne l'instigatrice, écrire sans vélin, c'est boire sans liquide, retord, l'esprit malin, qui trouvera, quid ?

Mais pour remplir la grande psyché, fallait tendre le bras, se hisser sur une chaise, éviter la crampe ou l'arthrose, feindre d'être à l'aise, pourtant envahi de vertiges...

Un poème par miroir cela devrait plaire à la miroiterie du quartier et ses cahiers de commandes allait déborder...

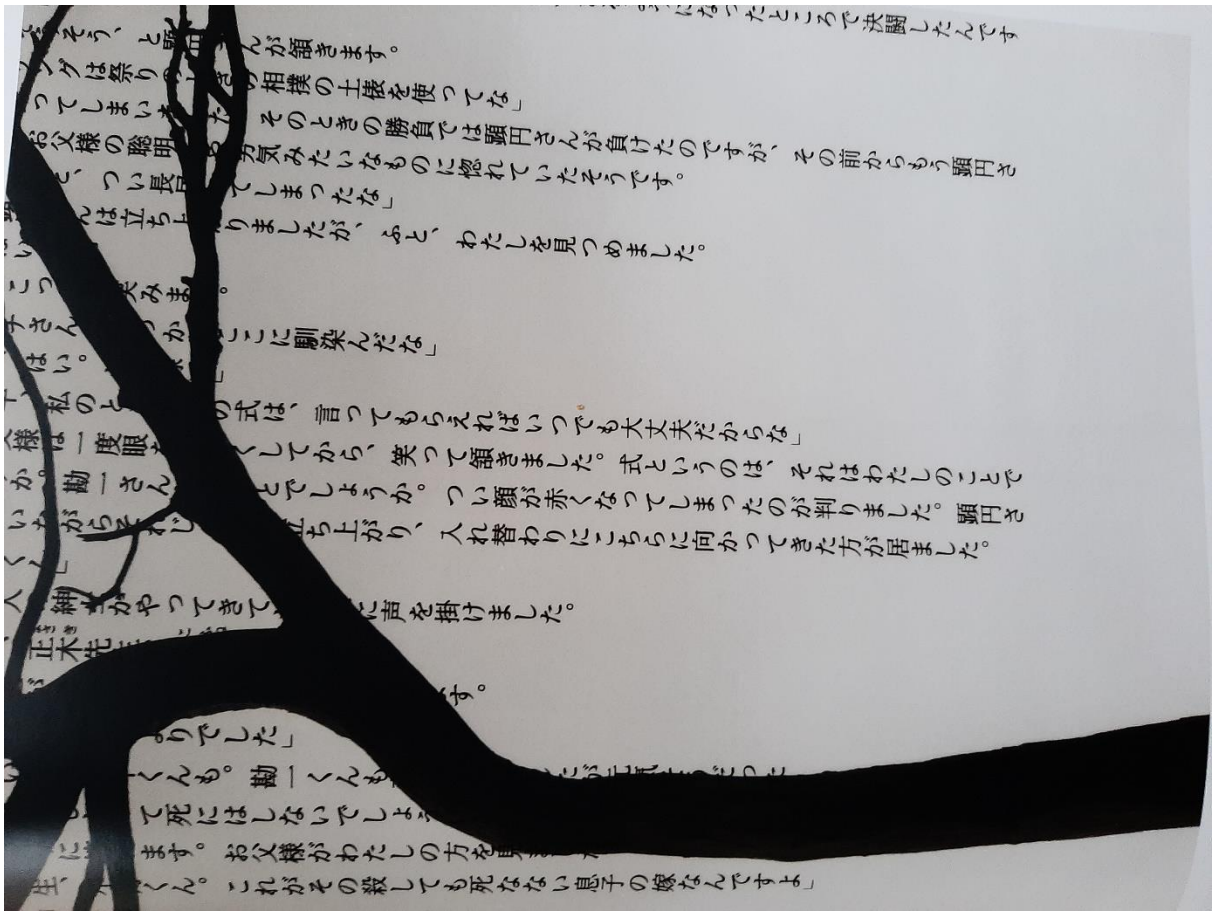
Lassé d'exercices infinis, l'auteur revint vers son bureau et une pluie de mots quitta son stylographe Waterman qui ne le quittait jamais. Ce fut d'abord le tiroir de gauche qui accueillit ses doléances où les pleins et les déliés grignotèrent le bois à profusion d'idées, de sens et de sentis. Journal écrit, journal planqué, tiroir fermé !

L'auteur se sentit redevenir joyeux. L'idée devenait marée, les mots s'entrelaçaient à l'envi, consonnes et voyelles tressaient une ode au père Rimbaud avec délice !

Le tiroir était plein maintenant, il fallait attaquer le plat du bureau et ses deux mètres carrés. L'auteur n'hésita qu'une seule seconde. Fallait commencer, continuer, quand il est encore temps puis conclure. Le début, le milieu, la fin, persifla-t-il avec un sourire tapineur.

C'était l'histoire planétaire des kidnappeurs de papeterie, les voleurs de ramettes et leurs mafias sanglantes. Les mots noircissaient le bois, parfois en italique, à d'autres moments bien droits, bien gras, avec une jolie police de caractères pour enchaîner la narration, étaler les répliques, s'essayer aux dialogues. Les mots pesaient lourds, l'histoire alourdissait l'atmosphère, alors bien sûr arrivèrent les plaintes du bois, à peine audibles au début pour gagner le fracas strident du malheur avoué. Maintenant le vieux bureau se mit à gondoler de droite à gauche, de haut en bas, les mots faisaient des vagues, une tempête se forma, à tout moment l'histoire en marche pouvait couler.

L'auteur suait, haletait, poursuivait son récit en colonne bien droite, en rangs serrés malgré le tangage. Couché sur la planche noircie, l'auteur griffonnait la chute dérisoire du désastre, juste avant le naufrage. Les pieds de bois cédaient, l'œuvre allait-elle se vautrer au sol ? L'auteur pensa alors à la postérité, mais elle allait-on le retrouver coincé dans l'alphabet éclaté et ses mots mélangés... Comment savoir ?



Au rythme des litanies, le saule ploie, pleurés les mots qui se déversent et glissent sur les branches fatiguées, assoiffées de vengeance.

Les bannières se déroulent, les lettres surgissent au fur et à mesure, fendues à la lame, plus précisément incisées, dédoublées pour alléger le poids de la douleur.

Les cris tailladés, deviennent cramoisis, et s'effilochent sur les rameaux des souvenirs.

En plein tourment, l'écorce balafrée se teinte d'encre de chine, qui s'épanche sur les cœurs gravés, où s'enlacent tendrement deux initiales.